

La terre vagabonde

Christelle Marot

La terre vagabonde

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12165-9

PREMIÈRE PARTIE

Les gens d'ici

HORIZON LIQUIDE I

Un frêle hiver, morne et solitaire
 Un ciel de rien, accablé, délétère
 Me tenaient compagnie

Je trouvai, caché dans le fonds de mes poches
 Un lit de mousse, de lichen et d'écorce
 Des musaraignes, des limaces grimaçantes
 Un coin de carte, une pièce d'argent

Sur le revers de mes grolles détrempées
 Des nuages pâles geignards s'accrochaient
 Un vent d'ouest inconsolable enroulait
 Sur mes doigts, phasmes mélancoliques
 Un triste ruban d'effiloches pensées

Corbeaux, corneilles, funestes escadrons
 Noircissaient le ciel de leurs cris pointus
 Et faisaient pitance de la maigre campagne
 Couvrant mon âme d'un manteau maussade

Ding dingue dong

Dans le lointain, les cloches tintaient
 Sonnaient clair le glas des funérailles
 Et conduisaient sous une petite pluie
 La procession chagrine des pauvres gens
 Qui se hâtaient de rentrer chez eux

*Tirer les volets
 Avant que la nuit tombe*

Dans la froidure de l'hiver, on entendait
Glapis les chiens, affolés et inquiets
On les entendait mordre le silence
Et mordre la brume, qui tombait
Et recouvrait les villages et les champs
D'un vaste désespoir

Des paysages de rien, où les journées sont grises
Des paysages de rien, où les matins sont gris
Devant ce long paysage insensé, horizon liquide
Mon cœur transi butait sur l'arête de ma déraison

J'avais les ongles sales de trop gratter la terre
Des griffures sur les joues, le menton bohémien
Et dans la bouche un goût de sel, de fer
De trop gratter la terre
De trop manger la terre

Les gens d'ici, ils sont ceci
Ils se marient avec les gens d'ici
Les chairs sont molles, dame breloque
Et les corps, brindilles, se balancent, attendent
Mortelle cadence
Que la vie passe

HORIZON LIQUIDE II

Je préfère le cinéma, dit-elle
La poésie m'ennuie !
 Ma sœur, tu n'as rien vu du monde
La littérature, ce n'est pas la culture !
Les romans, les livres, ne vont pas assez vite pour moi !
 Ma sœur, tu n'as rien vu du monde

Cendrars, Éluard, Prévert me lassent !
 Ma sœur, et l'empreinte des pas sur la terre ?
Stendhal, le rouge, le noir, tout cela ;
Requiem ! Opéra ! M'assomment !
 Ma sœur, tu n'as rien vu du monde

Pour devenir ingénieur,
L'orthographe ne sert à rien !
Pas besoin !
Ce qu'il faut c'est l'esprit scientifique !
C'est pratique ! Bien pratique !
 Ma sœur, tu n'as rien vu du monde

De la fenêtre de ta cuisine, de ton jardin clos,
 Œil trompe cyclope rivé sur ton écran plasma
 Tu n'as rien vu du monde.

Un airbus déchire le ciel
 Mes oreilles bourdonnent

Congés payés sur la Costa Brava
En avoir pour son argent
 Corps somnolent lézardé sur la plage
 Sirote avec une paille une caïpirinha
 Ma sœur, tu n'as rien vu du monde

La nuit crachote des échos métalliques,
Et l'aube se grise des ivresses faciles
Touriste fébrile chasse les méduses
Dents de poule, requin lunaire et macadam
Ma sœur, tu n'as rien vu du monde

PLUIE ASSASSINE

Il pleut sur un rond-point de France
Pluie roide, pluie de novembre
Il pleut dans un village de France
Bruine froide, un dimanche

Depuis longtemps, dans la Grand-rue, c'est le silence
Les rideaux de fer commerçants se sont tus
Depuis longtemps, dans la Grand-rue, c'est le silence
Sur l'asphalte des trottoirs, les pas ne résonnent plus

Fermées à tout jamais les antiques boutiques
Le marchand de tabac, le chausseur, le bijoutier
Le boucher, le boulanger, le papetier
Tous devenus neurasthéniques

Ou alors embauchés, là-bas

Troqué le livre de compte pour un comptoir tout neuf
À découper, à désosser, à dégraisser, trop occupés
Et bien contents de servir le client adorateur de promos
Et de lapin chasseur, en cocotte, s'il vous plaît !

Il pleut sur un rond-point de France
Pluie roide, pluie de novembre
Il pleut dans un village de France
Bruine froide, un dimanche
Néons blafards électrisent les caddies
Chariots chromés doublent à la corde
Pressés, sillonnent avides les allées

Dans le temple idolâtré de la masse consommation
Veau non plus d'or, mais de tôle et de verre rutilant

On brade, on chimère une existence à prix coûtant
Avec une petite paye
La petite paye des braves gens
Gentiment méchants

Au rond-point, y'a le ballet incessant des camions
Qui freinent, qui grincent, qui serrent les dents
Et toussent des particules en suspension
Vingt ans qu'ils l'attendaient la déviation

Depuis longtemps, dans la Grand-rue, c'est le silence
Village fantôme aux volets clos
Cimetière d'écailles et invendus
Dans les recoins des vitres sales
Y'a de l'aigreur et d'la misère
Dans la pénombre, ombre fluette
Cassée en deux, ne parle plus
Elle, la toute vieille dont l'monde se fout
Qui vit avec trois francs six sous

Il pleut sur un rond-point de France
Pluie roide, pluie de novembre
Il pleut dans un village de France
Bruine froide, un dimanche
Dans la Grand-rue, c'est le silence. Condoléance
Sur les toits de tuiles roses
On entend seule la pluie crépiter
La pluie assassine qui arrose la France
Des ronds-points et des supermarchés

TROIS COULEURS

Dans mon village bleu blanc rouge
 J'ai un voisin
 Qui n'aime pas les couleurs
 Que le bleu du ciel gris de sa Normandie
 Qui n'aime pas les couleurs
 Que le blanc-manger et d'innocente beauté
 Qui n'aime pas les couleurs
 Que le rouge versé dans les gras sillons

Dans mon village bleu blanc rouge
 Les moutons tout en laine sont par deux bien rangés
 Les pelouses chlorophylles têtes rasées au carré
 Vert humide
 C'est tranquille
 Très tranquille
 L'Angélus à sept heures
 Carillonne électronique

Sous les toits de chaume, les vaches bedonnent
 Et les renards glapissent dans le creux des labours
 Les maisons épaisses de brun, de gris zébrées
 Expirent une odeur de cendre et de bois brûlé

Là, on fête les pommes acides et le cidre
 Là, on foisonne les massifs de pivoines et de rhododendrons

Sous le porche est pendue une étoffe bleu blanc rouge
 Elle apostrophe les passants, étrangers de passage
 Taquine les voisines, encaille les riverains
Elle arrive, elle arrive
 À la fenêtre, un drapeau monte la garde
 Altier et droit, dans le vent cinglant

Elle arrive, elle arrive

La gale, la vermine

Au galop

Qu'il croit

Alors pan, pan, des coups de feu dans le matin clair

Pan, pan, des coups de semonce

Pas pour les grives

Au marché, mon voisin

Qui n'aime pas les couleurs

Que le bleu, que le blanc, que le rouge

Sourit à pleines dents, rigolard

Il pavane, tout en sang, tout en masse

Moque dans le journal les gens de la capitale

Ces messieurs je sais tout qui s' donnent des airs

Leur figure blanche et leurs importantes manières

Il discute fort et bombé

Et soudain se courrouce

Pour la croix de fer qui pique le ciel

Pour les pierres grises et l'église sans curé

Pour la place de marché sans l'ombre d'un café

Que le tilleul centenaire qui siège, évasé

Et soudain se courrouce

Pour son village de rien du tout

Autour de lui se presse la foule

Comprennent rien, ne savent rien

On est ici chez nous !

Mon voisin bleu blanc rouge

Frappe fébrile les touches du clavier

De ses doigts gourds et violacés

Il jonche la toile de ruses grossières, vomit

Dans les interstices ses pensées meurtrières

N'aime pas les pleurnichards

N'aime pas les braillards